

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



L'étincelle bleue de la détresse

René Lapierre, *Love and Sorrow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p.

Michel van Schendel, *Bitumes*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1998, 112 p.

Renaud Longchamps, *Fiches anthropologiques de Caïn*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998, 88 p.

Carl Lacharité, *Sans titre*, et Anne Peyrouse, *En filigrane*, dans « Poèmes du lendemain 6 », Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 58 p.

Hugues Corriveau

Number 91, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1998). Review of [L'étincelle bleue de la détresse / René Lapierre, *Love and Sorrow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p. / Michel van Schendel, *Bitumes*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1998, 112 p. / Renaud Longchamps, *Fiches anthropologiques de Caïn*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998, 88 p. / Carl Lacharité, *Sans titre*, et Anne Peyrouse, *En filigrane*, dans « Poèmes du lendemain 6 », Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 58 p.] *Lettres québécoises*, (91), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

René Lapierre, *Love and Sorrow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p., 12,95 \$.

Michel van Schendel, *Bitumes*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1998, 112 p., 14,95 \$.

Renaud Longchamps, *Fiches anthropologiques de Caïn*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998, 88 p., 13,95 \$.

Carl Lacharité, *Sans titre*, et Anne Peyrouse, *En filigrane*, dans « Poèmes du lendemain 6 », Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 58 p., 10 \$.

L'étincelle bleue de la détresse

Ou si Caïn aimait, à Toronto ou à New York, comme dans un polar noir.

POÉSIE

Hugues Corriveau

« **M**ADISON CONTINUAIT À FAIRE TOURNER son bordeaux dans une coupe trop pleine, qu'il examinait comme s'il s'attendait à y retrouver son dentier. » (p. 26)

Le goût rouge du bordeaux

Non, il ne dégaine pas son fusil. N'empêche que voilà un bien curieux livre que René Lapierre vient de signer là, passionnant à plus d'un titre, vibrant, nouveau. Non pas à cause du sujet qui, avouons-le, est convenu

— « Je t'aime, tu ne m'aimes plus, qu'ai-je fait pour mériter cela... »

—, mais à cause du ton, de la manière de ce livre qui est parfois si proche du récit qu'on se surprend à en chercher le suspense. Ce livre supposément de poésie surprend aussi par une mise en pages (très soignée) assez audacieuse qui réussit à montrer graphiquement l'écho de l'âme, l'ombre portée par le chagrin, cette « étincelle bleue de la détresse » (p. 28), comme l'écrit si bellement Lapierre.

En fait, ces « amours » et ces « chagrins » se partagent les pages. Un texte imprimé en noir sur la page de gauche est généralement repris sur la page de droite, en encre beaucoup plus pâle, intercalé en interligne dans son prolongement ou dans un nouveau texte, lui bien sûr imprimé en encre très noire. Ce redoublement de l'un des deux textes (ou de son début) — descriptions de rencontres, de contacts entre individus — vient s'immiscer soit dans la continuité de l'histoire, soit sous un poème en vers libres qui porte le discours de la peine ou le témoignage d'une souffrance encore vive, comme pour en montrer, sous-jacent, le pourquoi, l'origine, la toujours accablante présence. Le narrateur, sans cesse déchiré, peint la contradiction, la mixture propre au sentiment amoureux :

*Au point le plus bas
le soleil froid de l'amour :
une stupeur, un abandon.*

*Au point le plus bas
je t'en supplie
détourne-toi de moi. (p. 25)*

Réinventer l'amour, empêcher qu'il ne disparaisse de sa vie, vouloir en reconstituer les éléments perdus, trouver un sens au retour comme à l'abandon, traverser sa propre histoire de ville en ville, de lieu en lieu,

voilà bien quelque chose du projet de Lapierre, mais surtout ce livre cherche à parler autrement de ce sujet, et trouve souvent une manière forte, du côté strictement du récit, de captiver. Car, avouons-le, nous sommes plus en présence de récits (souvent poétiques, évidemment) que d'une poésie conventionnelle :

Debors, la neige molle de décembre, des taxis qui croisent au ralenti dans des salines d'eau brune. Le juke-box joue pour la trentième fois Like a Tumbleweed, Sberyll Thorpe est ton idole, ta folie, ta pâmoison. Je pense à ta façon d'éteindre tes cigarettes, aux trente-deux mégots que tu as écrabouillés en face de moi la dernière fois que nous sommes allés dans ce café, je ne voudrais pas revivre ça, pourtant je suis resté jusqu'à la fin. (p. 20)

Et pourquoi pas ? Pourquoi la description n'entrerait-elle pas du côté du poétique pour y chercher des avenues ? René Lapierre nous propose ici un livre stimulant qui a le très grand avantage de ne pas se contenter du convenu et du facile. À qui cherche encore du côté de l'écriture (comme chez Hélène Monette), je recommande fortement ce recueil qui ouvre (non sans humour parfois) une piste, et une grande qualité de langage.

Macadam blues

Michel van Schendel *rides again*, aurait-on le goût d'écrire, le sourire en coin et le plaisir du livre à la main. Mais oui, van Schendel note encore, écrit toujours ses petits poèmes ciselés, travaillant à même la réalité pour en soulever le pan d'ombre et de fragilité, ce temps qui passe, cette fracture vitale qu'au couteau parfois on réussit à faire parler. Ces *Bitumes*, l'auteur les arpente en y projetant sa vive intelligence, l'audace avec laquelle il regarde en face la mort qui vient, qui marche, qui fait crisser les cailloux du chemin.

Il est un marcheur de rues et de passion, cet homme dont on suit l'œuvre depuis des années, et on en est heureux chaque fois comme s'il s'agissait de retrouver d'un coup la lucidité et la passion ensemble recomposées. J'aime souvent les livres de van Schendel comme j'aime ceux de Chamberland, parce qu'ils ne renoncent pas à la vérité, qu'ils affrontent de plein fouet le difficile agencement du monde, son inadmissible amour :



*Amoureux sans zèle
Narquois ou par oublié
Donne la vie ne donne rien
Oriente ou délaisse ou abuse
Nous avons bu les pierres de l'ombre
Nus d'une mémoire
Éblouie (p. 78)*

Vivante chose que la parole, que le jeu de mots, que « certains moutons de mots » (p. 76) ; vivant stimulus que l'écriture d'une lettre, tout à coup, par coup de cœur :

*Elle te dirait le fil et l'os
Les coutures de misère
Sur le dos de l'âme
Et comme nous fûmes égrenés
Dans les fosses éblouies
[...]
Je t'écris l'effilochure
Des humilités du temps
Une étoile de papier l'a traversé (p. 83)*

Voilà donc un excellent recueil de van Schendel, plein de jeunesse et de regards perçants, plein de leçons pour une vie chantée. Voilà bien un des meilleurs de l'auteur qu'il fait plaisir de saluer en poésie.

Le frère ennemi

Sous l'œil de Dieu, s'enfuyant, Caïn repensait à son crime. Renaud Longchamps, avec une logique imperturbable devait y venir. Lui qui prétend ne s'être jamais préoccupé d'humanité, donc d'archéologie, se donnant tout entier à la paléontologie critique, le voici dans son dernier recueil refilant une image biblique. Autre Dieu au-dessus du ciel que ceux déjà pressentis dans les intergalactiques laboratoires des œuvres précédentes. Je le dirai tout net, ce texte est sans doute un des meilleurs Longchamps des dernières années. Non pas un Longchamps réconcilié (comment cela pourrait-il être concevable !), mais apaisé, amoureux, s'immiscant dans un sentiment qu'il n'a pas exploité vraiment, soit la tendresse. Cellule familiale à la clé. Dimension cachée du frère,

douleur de la trahison, et la femme aimée qui aide à la vie, à l'ouverture et aux sentiments : « je te souffle à l'oreille qu'il suffit de l'amour / pour combler le vide sidéral / entre nos lèvres. » (p. 14) Voilà sans doute l'apport le plus beau à cette œuvre déjà immense que cette fragile avancée du côté de l'apaisement. Malgré les malheurs du monde, malgré les affres vécues et les frères et les angoisses, une ouverture se propose au langage. Quand il se met à se confier, une voix nouvelle semble émerger, un peu triste bien sûr, mais qui s'ouvre sur la paix, celle qu'il associe à « l'éternelle chute de [son] corps sur [le] cœur » (p. 31) de celle qu'il aime. Ouverture, présence de l'être aimé, précision des visées qui se contentent de la vie, qui en jangent et en apprécient les données avec cette sévérité de jugement toujours aussi vif, mais sans l'accablement antérieur :

Tout est suspendu / dans le silence relatif // Mon corps revient occuper ses os // Il appartient au temps // et à la nécessité de l'instant // C'est l'automne et je suis déjà nu // Je vis ici / ou là / sans autre choix (« Tout est suspendu », p. 71)

Pour qui ne connaît pas l'œuvre de Renaud Longchamps, ce serait peut-être une excellente porte d'entrée pour accéder au reste. Pourquoi ne pas ainsi se donner le dernier mot avant d'aller du côté des premiers ? D'autant plus que commence, à l'automne de 1998 aux Éditions Trois-Pistoles, la réédition des œuvres complètes du poète.

Des lendemains qui ne chantent pas

Déjà, j'ai été très sévère en ces pages (est-ce possible ?) à l'égard des poèmes choisis par le jury du prix Piché-Le Sortilège... Cette fois-ci, je le serai sans doute un peu moins, mais je reste tout de même perplexe. Je rappelle qu'il s'agit d'un prix fort honorable de 2 000 \$ pour le gagnant, et de 500 \$ pour le lauréat de la première mention. Ce n'est pas peu. Or, encore une fois, « Poèmes du lendemain 6 » nous offre peu de nouveauté, peu de raisons de croire que la relève est vivante, stimulante, tonifiante. Cette année, Carl Lacharité (le lauréat du prix) et Anne Peyrouse (lauréate de la mention) nous donnent à lire quelque chose de très conventionnel. À cet égard, on reste un peu étonné de voir que les nouveaux poètes élus se cantonnent dans une espèce de redite ronronnante qui parle du « vide », du « vide » et encore du « vide ». Chez Lacharité, le mot revient trop souvent en trop peu de pages pour qu'il n'y ait pas là quelque négligence. Mais on en est moins surpris quand on sait qu'il attend que « l'horizon fende enfin le ciel de [ses] paupières », lui qui est, dit-il en une horrible formule, « le quelque part du ciel en orage » (p.11-12). Ça peut donc être franchement mauvais — et je ne cesse de me demander pourquoi, alors qu'il s'agit d'un prix de la relève, les éditeurs ne font pas le travail éditorial de correction nécessaire ; quel intérêt il y a à laisser un jeune auteur publier de si mauvais vers. Mais ailleurs, même si elle n'est pas neuve, on rencontre une voix, un quelque chose qui nous dit qu'en effet il pourrait bien advenir chez Lacharité un moment de grâce :

*tout n'est qu'ombre
la lumière évite le contour des corps
prisonnière d'autres rêves
d'autres mers obscures
où je m'enfonce
pour retrouver le basard de ma naissance
en fouillant chaque goutte d'eau
de mille mains muettes (p. 19)*

Quant au *En filigrane* d'Anne Peyrouse, il contient un je-ne-sais-quoi de mièvre, de doucereux : y « frémissent les jours » (p. 36), s'y « écri[t] [son] cœur / sur la pente du sommeil » (p. 35), s'y avoue que « le temps a brûlé [sa] désespérance » (p. 39)... Bref, quand c'est trop joli, ça risque d'être joliet. Mais ça a aussi des prétentions quand une auteure écrit sans rire (et qu'on le lui laisse publier !) : « nos caresses crient des phrases profondes » (p. 40) ! Non, décidément, j'ai beaucoup de difficulté à croire que ce prix est un indicateur vraiment « branché » qui nous permettrait de voir venir la poésie de demain, celle que la relève porte en elle. Ici, ça manque et de corrections et de vitalité, de souffle, de vigueur, de mordant. Soit, Anne Peyrouse, comme Carl Lacharité, trouve parfois des formules précises, comme lorsqu'elle dit : « un homme m'habite à l'orée de la nuque » (p. 48), ou encore qu'« il est le baigneur au bord du temps / une présence rare qui dit l'émoi / il pose des fruits dans [ses] songes » (p. 49). Mais ces moments sont rares et noyés, chez elle comme chez lui, dans un sens conventionnel du verbe poétique. 

